



HAL
open science

Un dispositif qui ne dit pas son nom : l'engagement en présence, une politique du care ?

Bertrand Ravon

► **To cite this version:**

Bertrand Ravon. Un dispositif qui ne dit pas son nom : l'engagement en présence, une politique du care ?. SociologieS, 2020, 10.4000/sociologies.15482 . hal-03642342

HAL Id: hal-03642342

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-03642342v1>

Submitted on 20 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bertrand Ravon, « Un dispositif qui ne dit pas son nom : l'engagement en présence, une politique du *care* ? », *Sociologies* [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 13 octobre 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/15482>

Initialement créé pour aller vers le « non-public » dans une perspective militante de démocratisation culturelle, puis avec l'objectif de développer ou de renforcer les capacités critiques ou d'expression des groupes ou de personnes « socialement et culturellement défavorisées », le théâtre-action semble plutôt envisagé aujourd'hui comme une modalité d'intervention sociale, à visée participative, occupationnelle, voire thérapeutique ou encore, en référence à l'Etat social actif belge, comme un possible support « d'activation ». Il s'agirait dans tous les cas d'amener les participants vers la confiance en soi et une certaine capacité d'agir. A lire l'analyse que fait Rachel Brahy de ce dispositif, en se concentrant notamment sur l'action en train de se faire, force est de constater que le théâtre-action, dans son accomplissement pratique, peut également et sans difficulté être appréhendé par le lecteur comme un travail de *care*, tant le souci de prendre soin des participants et de leur environnement scénique apparaît central.

Cependant, les comédiens-animateurs récusent le terme, ce que souligne Rachel Brahy en toute fin de conclusion. On saisit alors l'intensité de la tension entre un engagement militant alimenté par le combat politique et universel de la démocratisation culturelle et un engagement dans le proche, qui ne saurait être véritablement politique car seulement soutenu par les « petites attentions » qui jalonnent l'activité. Aussi, et c'est le sens que j'ai souhaité donner à ma lecture, penser les implications au sein du théâtre-action à l'aune du travail de *care* permet de prendre la pleine mesure de l'apport de la catégorie de *présence* dans l'analyse de l'engagement.

D'une sociologie de la coordination à une sociologie de la présence

Inscrivant sa démarche dans les pas de la sociologie de la coordination de l'action de Laurent Thévenot (2006), on aurait pu s'attendre à ce que Rachel Brahy propose une analyse de l'atelier-théâtre à partir de l'articulation entre trois régimes d'engagement ainsi modélisés : en « justification » s'agissant du bien commun culturel qu'est le théâtre-action ; en « plan »

s'agissant du projet d'insertion des personnes vulnérables qui participent à l'atelier ; en « familiarité » selon une implication « intime » des participants, « directement corporelle, l'idée d'une union étroite et profonde entre un geste du corps et un environnement qui peut comporter des personnes aussi bien que des choses » (Thévenot, 2006, p. 103). Une telle option aurait eu l'avantage de saisir la complexité du dispositif à partir de l'enchevêtrement des engagements, celui militant pour une émancipation par la culture, celui professionnel ou bénévole par une intervention sociale visant la capacitation des personnes, celui personnel de la participation consentie à l'activité.

C'est en fait un pas de côté auquel nous invite Rachel Brahy. Annoncé comme un prolongement du modèle d'analyse de Laurent Thévenot, le régime d'engagement qui l'intéresse ici, qu'elle nomme *l'engagement en présence*, a pour enjeu non pas tant d'analyser la coordination de l'action que de qualifier l'intensité de l'engagement en familiarité, ou dit autrement, l'ampleur de l'expérience que cette activité de théâtre-action rend possible au niveau le plus intime et personnel.

Dès lors que le regard se focalise sur la dimension présentiste de l'activité, la problématique de l'attention à la personne et au collectif prend le pas sur celle de l'horizon de son devenir (qu'il s'agisse de mise en mouvement, de rétablissement, de transformation, de mieux-être, etc.). Autrement dit, on glisse d'une temporalité progressiste, lorsque c'est l'horizon de perfectibilité de l'action qui définit le sens de l'activité, à une temporalité du temps présent, où le sens est donné par le mouvement même du cours d'action. A ce changement de temporalité, correspond schématiquement une reconfiguration de l'engagement, d'un engagement militant, fondé par l'adhésion à l'espérance collective de la transformation de la condition des classes populaires, à un « engagement en présence », porté par l'évènement de l'implication elle-même et où avant tout compte la considération de la personne et de ses affects. Indissociablement, le cadrage sociologique de l'action s'adapte : Rachel Brahy s'intéresse non pas tant aux conditions socio-historiques de l'émergence du théâtre-action qu'aux « épreuves expressives » qui se déploient dans et par l'action ; non pas tant aux doctrines politiques ou culturelles qui justifient l'action qu'à ce qui arrive en situation, ici et maintenant ; non pas tant aux militants des structures théâtrales qu'aux personnes (animateurs ou participants) qui s'impliquent dans l'action.

L'expérience de la rencontre

Rachel Brahy s'attache donc à décrire l'activité qui consiste à *faire l'expérience* du théâtre-action. Il y a continuité entre la chose observée et la manière d'observer, dans la mesure où l'une et l'autre participent d'un même ordre de description du monde, qu'on pourrait nommer pragmatiste, tous les protagonistes impliqués (participants, animateurs, ethnographe) s'accordant finalement pour ne pas donner d'avance un sens à l'action, mais pour le trouver en l'éprouvant, dans le cours même de l'action (Ravon, 2015). La dynamique constitutive de cet engagement en *présence* pourrait dès lors être rapprochée de l'étymologie même de la notion d'expérience proposée par les frères Grimm : « On considère que celui qui fait une expérience est en route vers le lieu où il doit enquêter » (Koselleck, 1997, p. 202)

Mais de quelle expérience s'agit-il ? A suivre la description de ce qui se passe dans l'atelier, il apparaît que l'expérience du théâtre-action est avant celle de la rencontre. Il est en effet question de « confiance dispositive », d'« écoute », de « rapport attentif à l'autre », de « contagion émotionnelle », de « rapprochement des corps », de « convergence », etc. Les premiers exercices qui installent le dispositif invitent les uns et les autres à prendre contact sans se parler ; les comédiens-animateurs portent une attention soutenue à ce que chaque participant se rende « réceptif à ce qui se passe autour de [lui] », à ne jamais également le laisser seul sur scène. L'intensité de ces échanges, redoublée par la place donnée aux ressentis, aux émotions, aux regards, donne la mesure de l'engagement.

L'analyse que propose Rachel Brahy du théâtre-action me semble correspondre en de nombreux points à cette configuration de l'action publique en direction de personnes vulnérables, selon laquelle le travail d'accompagnement n'est jouable que dans l'ouverture d'un espace garantissant la possibilité de la rencontre avec l'utilisateur, condition *sine qua non* d'une possible accroche¹. Avant même de définir ce qu'il convient de faire avec lui, encore faut-il construire l'attention nécessaire pour que la personne se sente envisagée comme un être de relation. Il s'agit donc d'être présent à l'autre aidé. C'est en ce sens que la relation d'aide est aujourd'hui largement consacrée à l'entretien de la relation elle-même. Le terme même d'*intervention* sociale qui a supplanté celui de travail social met justement l'accent sur la

¹ Voir p.e. Pichon et Ravon (2006), Cefai et Gardella (2011).

nécessité de se placer entre l'institution et la personne, de se rapprocher d'elle et de son environnement². Mais venir entre, c'est, au plan pratique, aller vers. Faire advenir la rencontre suppose en effet de se déplacer, comme en témoigne l'extension sans précédents des interventions en ambulatoire, à domicile, « hors les murs » des institutions, dans l'espace public (« l'aller-vers »), dans des lieux d'accueil et d'écoute, ou encore sur les lieux mêmes d'expression de la souffrance³. Dans ces différentes formes d'intervention, et comme le montre très bien Rachel Brahy dans son texte, ce sont les mouvements des corps en déplacement qui donnent l'impulsion et le rythme de la rencontre⁴. L'expérience de la rencontre fournit ce moment fondateur de soutien relationnel de soi, un temps de protection et de reconnaissance qui permette à l'utilisateur d'être accompagné « jusqu'au moment où l'institution du travail social l'estime digne de pouvoir s'engager en tant qu'individu autonome dans la société » (Breveglieri, 2008, p.95).

Solidarité affectuelle

L'expérience de la rencontre est également fondatrice par l'intensité émotionnelle qui s'en dégage⁵. Ainsi et pour exemple, la reprise d'une pratique du « théâtre de l'opprimé » initié par Augusto Boal, consiste à demander aux participants de ressentir puis d'exprimer sur scène, par un geste, un cri..., une expérience d'oppression. Plus tard, une fois ces affects partagés, les participants pourront « verbaliser » en échangeant leurs récits. Ainsi articulées entre elles, ces expériences affectuelles relatives à des vécus d'assujettissement donnent à voir une communauté d'affects plutôt qu'une communauté de discours. Comme si l'affect permettait de représenter la souffrance intime mais sans l'objectiver. Le tact, déjà à l'œuvre dans le dispositif, ne se manifeste-t-il pas une nouvelle fois, par cette capacité à pouvoir transporter sur la scène publique un vécu particulièrement difficile à exprimer ? Un vécu qu'il s'agit de

² Cf. Ion (1998) ; Laval et Ravon (2005).

³ Sur les lieux d'accueil, voir Fassin et al. (2004) ; sur l'aide à domicile, voir Hennion et Vidal-Naquet (2012) ; sur l'aller vers, voir Astier (2007), Ravon dir. (2000) et Ravon (2005)

⁴ En ce sens, les chorégraphies qu'on imagine se déployer sur les scènes du théâtre-action ne sont pas sans résonner avec les « funambules du tact » que sont la plupart des maraudeurs du Samusocial (Cefaï et Gardella, 2011).

⁵ L'émotion comme ressource socio-éducative fait l'objet aujourd'hui d'un intérêt renouvelé dans le champ de l'accompagnement social. (cf. Virat et Lenzi, 2018)

repérer par sa teneur affectuelle avant d'en faire un récit, une fiction décrite comme « apaisante », car prévenant paradoxalement toute intrusion dans l'intime ?

On verra dans cette expression organisée du vécu de l'oppression sociale une alternative à la politisation du réel par le discours, qui n'est pas sans rappeler le processus de singularisation de la question sociale analysé par Danilo Martuccelli sous le terme « d'affectivité implicative » :

« Ce qui a changé, ou plus exactement ce qui au fond est en train de changer, c'est la nécessité autrefois posée comme indispensable à toute entrée dans l'arène politique, de dé-singulariser les problèmes personnels afin de les construire comme enjeu collectif. (...) La solidarité s'enracine dans l'affectivité, dans le fait, hautement singulier, d'être personnellement touché ». (Martuccelli, 2017, p.105)

Expérience de l'« être avec » et présence(s) proche(s)

« *Cum* [avec] est un exposant : il nous met les uns devant les autres, il livre les uns aux autres, il nous risque les uns contre les autres et tous ensemble il nous livre à ce qu'Esposito nomme pour finir 'l'expérience' : laquelle n'est que celle d'être avec... » (Nancy, 2000, p.8).

Lorsque les personnes participant à l'atelier parlent entre elles, mais aussi dès les premiers exercices corporels, qui les invitent à se rencontrer dans l'espace de la scène sans se toucher avec les mains, les personnes se côtoient, et ce faisant s'engagent dans une co-présence dont personne ne sait si elle sera durable ou non, émancipatrice ou non, soutenante ou non.

Peu importe, aurait dit Fernand Deligny dont les expérimentations d'après guère pourraient être décrites sans difficulté sous le régime de « l'engagement en présence ». En effet, la « tentative Deligny » consistait à faire du moindre moment de la vie quotidienne de la ferme cévenole où il pratiquait une autre manière de s'occuper de personnes dont on disait à l'époque qu'elles étaient « inadaptées », une vie « ouverte sur l'imprévu », une occasion de prendre de vitesse les routines, etc. L'enjeu était de protéger ces moments ordinaires de toute intervention prétendument soignante ou éducative, de toute « occupation » instituée, échappant du même coup à la catégorisation clinique des comportements et donc à l'assignation des places. Deligny laissait « errer » les personnes dans les alentours, à la cuisine ou l'atelier. Comme le rappelle si justement Isaac Joseph (1998), Deligny voyait dans l'éducateur un « créateur de circonstances ». Il nommait ces moments de co-présence « présences proches » (Deligny, 1945-1947). Au-delà de la familiarité et de l'aise avec l'environnement, ces « présences proches » se jouent dans les « effets ricochets » (Fustier,

1983), les relations de voisinage, par les effets latéraux de la contiguïté, dans ces évitements du face-à-face qui permettent véritablement la rencontre (Ravon, 2020).

Un présent composé inaliénable

La temporalité du théâtre-action par laquelle émerge petit à petit le sentiment d'une expérience partagée, repose sur un lent processus d'exploration du présent, à la découverte de prises et de ressources insoupçonnées. Il est question de « butinage », de « cueillette » et de « tâtonnement incertains ». Encore faut-il être là, actif et passif, dans une attention flottante mais ouverte à l'étonnement, tous les sens en éveil. « Être présent au présent, ce n'est pas une mince affaire » m'avait répondu une éducatrice de rue, qui souhaitait par cette expression synthétiser sa pratique d'accompagnement des personnes sans-abris. « Être là au bon moment », saisir le « bon timing » : le travail avec autrui fait partie de ces actions qui demandent à agir dans plusieurs mondes, à travers une

« série de séquences où les personnes, engagées dans des moments successifs, doivent mobiliser en elles des compétences diverses pour réaliser, au fur et à mesure des rencontres avec les circonstances, une adéquation à la situation présente » (Dodier, 1991, p.427).

En l'occurrence, « être présent au présent » suppose une coordination subtile de l'action, faite de disponibilité, d'attention, d'attente et de veille. On retrouve ici les piliers du travail de *care* modélisés par Joan Tronto (2009) et que reprend Marc Bessin (2012) sous le terme de « présence sociale » : assurer une présence, se soucier de, s'engager dans une réponse ajustée, s'assurer que le soin consenti est bien reçu. La présence sociale repose sur une conception kairologique du temps, qui met l'accent sur l'événement, par définition non donné à l'avance, et qui rend compte d'une action non mesurable. Le *kairos* relève en effet

« du rapport à l'autre, de l'anticipation et de la responsabilité, tout en étant conditionné par la disponibilité. (...). Plus proche de la tactique que de la stratégie, du tact et de la ruse que de la programmation et de l'imposition, ce temps kairologique permet de mieux décrire l'action, notamment des dominés : cette temporalité, qui s'écarte d'une conception de l'emploi du temps où les activités sont réparties pour insister sur la pratique, est en ce sens productrice des rapports de pouvoir. On passe ainsi de l'usage du temps à la production de temps, et donc de rapports sociaux ». (Bessin, 2014)

Si l'on applique ce cadre d'analyse au théâtre-action, c'est pour éprouver une double hypothèse. Je voudrais commencer par suggérer qu'à l'instar des politiques sociales de

cohésion sociale, le théâtre- action pourrait être affilié aux dispositifs d'intermédiation, qui, au contraire des programmes d'intégration où « l'ordre social précède l'acteur et s'impose à lui », produisent localement et singulièrement leurs propres normes sociales (Dubet, 2010) et leurs propres temporalités. « Prendre le temps » ; « passer du temps ensemble » : ces expressions, nous invitent à reconsidérer le temps présent, autrement que sous les traits de l'urgence, du provisoire, de l'immédiateté, du « juste à temps », etc. Le temps présent de la présence, qu'une lecture évaluative ou rationnelle de la situation perçoit comme un temps « compté » possède une dynamique qui lui est propre. En s'étirant sur lui-même, le temps présent ouvre un espace-temps à travers lequel les personnes peuvent à nouveau et en présence d'autrui faire l'expérience de « leur » temps, se le réapproprier.

Ce présent composé⁶ n'appartient ni aux maîtres d'œuvre, ni aux maîtres d'ouvrage du théâtre action. Il n'est donc pas évaluable, ni par les militants de la démocratisation culturelle, ni par les prescripteurs d'activation. C'est sans doute aussi pour cela que le théâtre-action, dès lors qu'on se penche sur son activité réelle, est si difficilement définissable. En définitive, la question que se pose d'emblée Rachel Braly, « *qu'est-ce que le théâtre-action ?* », n'a pas vocation à être réglée une fois pour toute, bien au contraire. La réponse échappe d'ailleurs pour partie à l'ethnographe, qui à l'instar de ce qu'il documente, est aussi tenu d'arpenter le terrain de son étude avec tout le tact que requiert un travail de *care* acceptable. Rachel Braly s'y emploie avec une force tranquille qui frappe par son humilité ; mais c'est sans doute là aussi une caractéristique de l'éthique du *care* (en l'occurrence du chercheur) que d'avancer ses convictions par petites touches, non pas au nom d'engagements pour les Lumières ou le Grand Soir, mais comme autant de « jugements impliqués » (Joseph, 1997).

« A l'écart de la politique instituée, sans visée stratégique, hors la pensée d'une avant-garde, il faut accepter de considérer comme politique ce qui peut se passer au jour le jour, ce qui peut avoir l'air de pas grand-chose, ce qui peut être l'œuvre d'un groupuscule, voire d'un individu isolé » (Ion, 2012, p.165)

Bibliographie

ASTIER I. (2007), *Les nouvelles règles du social*, Paris, PUF.

⁶ J'ai suggéré de nommer « présent composé » cette activité d'agencement du temps présent (Ravon, 2018).

- BESSIN M. (2012), « La présence sociale et les temps sexués du *care* pour repenser la solidarité », in CASTEL R. éd., *Changements et pensées du changement. Échanges avec Robert Castel*, Paris, La Découverte, pp. 261-273.
- BESSIN M. (2015), « Présences sociales : une approche phénoménologique des temporalités sexuées du *care* », *Temporalités* [En ligne, 20 | 2014, URL: <http://journals.openedition.org/temporalites/2944>
- BREVIGLIERI, M. (2008), « L'individu, le proche et l'institution: Travail social et politique de l'autonomie », *Informations sociales*, 145(1), 92-101. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/inso.145.0092>
- CEFAI D. et GARDELLA E. (2011), *L'urgence sociale en action, Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte.
- DELIGNY F. (1998) [1945-1947], *Graine de Crapule* suivi de *Les vagabonds efficaces*, Paris, Dunod
- DODIER N. (1991), « Agir dans plusieurs mondes », *Critique*, tome XLVII, n°529-530, pp. 427-458.
- DUBET F. (2010), « Grand résumé de *Le Travail des sociétés*, Paris, Éditions du Seuil, 2009 », *Sociologies* [En ligne], Grands résumés, URL : <http://sociologies.revues.org/3247>
- FASSIN D. et al. (2004), *Des maux indicibles, Sociologie des Lieux d'écoute*, Paris, La Découverte.
- FUSTIER P. (2013) [1983], *L'enfance inadaptée. Repères pour des pratiques*, Paris, Dunod.
- HENNION A. et VIDAL-NAQUET P. dir. (2012), *Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie*. Rapport de recherche pour la Mire.
- ION J. (1998), *Le travail social au singulier*, Paris, Dunod.
- ION J. (2012), *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin.
- JOSEPH I. (1997), « Les vocabulaires de l'engagement », in ION J. et PERONI M. (coord.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, pp. 243-247.
- JOSEPH I. (1998), « Préface » à DELIGNY F. [1945-1947], *Graine de Crapule* suivi de *Les vagabonds efficaces*, Paris, Dunod, pp. VII-XIII.
- KOSSELLECK R. (1997), *L'expérience de l'histoire*, Paris, Seuil/Gallimard
- LAVAL C. et RAVON B. (2005), « Relation d'aide ou aide à la relation ? », in ION J. dir., *Le travail social en débat(s)*, Paris, La Découverte, pp.235-250.
- MARTUCCELLI D. (2017), *La condition sociale moderne, L'avenir d'une inquiétude*, Paris, Gallimard.
- NANCY J.-L. (2000), « Conloquium », préface à ESPOSITO R., *Communitas Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, pp. 3-10.
- PATTARONI L. (2005)« Le care est-il institutionnalisable ? », in PAPERMAN P. et LAUGIER S. ed., *Le souci des autres Ethique et politique du care, Raisons Pratiques* n°16, EHESS, pp. 177-202.
- PICHON P et RAVON B. (2006,) « Souci de la relation d'aide et accompagnement social : le Samu Social et les Camions du cœur », in M. COHEN M. dir., *Associations laïques et confessionnelles : identités et valeurs*, Paris, L'Harmattan, pp. 79-96.
- RAVON B. (2005), « Vers une clinique du lien défait ? », in ION J. et al., *Travail social et « souffrance psychique »*, Paris, Dunod, pp. 3-36.
- RAVON B. (2015), « Vers un nouvel ordre pragmatiste du travail social ? Institutionnalisation de l'autonomie,

emprise de la situation, règne des savoirs partagés », in SOULET M.-H. éd., *Aide, accompagnement, proximité, relation. Les nouveaux visages du travail social*, Fribourg, Academic press Fribourg, pp. 17-35.

RAVON B. (2018), « Fluidification des parcours et (dé)synchronisation des temporalités : un défi à la professionnalité des travailleurs sociaux », conférence au 4^{ème} Congrès International de la Société Suisse de Travail Social, *Travail social, parcours de vie sous le signe de l'accélération*, Lausanne, 13 septembre.

RAVON B. (2020), « De la latéralité dans la relation d'accompagnement A propos d'une recherche méconnue de Paul Fustier sur la 'tentative Deligny' », In avec GAILLARD G., BORIE-BONNET H., BOMPARD V., Rencontre avec *Paul Fustier : L'institution au quotidien, une pensée clinique*, Toulouse, Erès, pp. 103-118.

RAVON B. dir. (2000), avec PICHON P., FRANGUIADAKIS S., LAVAL C., *Le travail de l'engagement. Rencontre et attachements : une analyse de la solidarité en direction des « personnes en souffrance »*, Mire/Fondation de France, Créteil, mars, 244 p.

THEVENOT L. (2006), *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions La Découverte.

TRONTO J. (2009), *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte.

VIDAL-NAQUET P. (2014), « Le travail de care : tact, ruse, fiction », in BRODIEZ A., von BUELTZINGSLOEWEN I., EYRAUD B., LAVAL C. et RAVON B. dir., *Vulnérabilités sociales et sanitaires De l'histoire à la sociologie*, Rennes, PUR, pp. 137-152.

VIRAT M. et LENZI C. (2018) « La place des émotions dans le travail socio-éducatif », *Sociétés et jeunesse en difficulté* [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/sejed/8925>